



CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN..... \$1.00
 SIX MOIS..... 0.50
 LE NUMERO..... 1c.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 20 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous ferons parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT
 Bureau : 8 Rue Ste Thérèse
 Boîte 2144 P. O. Montréal.

Feuilleton du Grognard

MADAME PANTALON.

XXIII

DES NOUVELLES DE FOUILLAC.

Et comme Paolina n'a pas suivi l'exemple des autres, comme elle est restée fidèle à ses engagements, on ne croit pas devoir lui faire un mystère de la fameuse affaire des tabacs. On lui apprend qu'il est le but d'un voyage de Fouillac, ce qu'il est allé faire en Allemagne et la fortune immense que l'on ne peut manquer de réaliser en faisant fumer des feuilles de marron d'Inde dans les quatre parties du monde.

Madame Étoile apprend avec joie la découverte de cette nouvelle espèce de cigares : elle met aussitôt la main à la plume, elle se sent inspirée et elle improvise le quatrain suivant :
 Puisque la chicorée... et la chicorée est permise,
 Se mêlé au café, sans mic-mac,
 Pourquoi ne point unir avec franchise,
 Le marron d'Inde et tabac ?
 Cependant quinze jours se passent et l'on ne reçoit pas de nouvelles de Fouillac.

— Je sais bien qu'il ne peut pas encore y avoir de résultats, dit Cézarine ; car, avant que l'opération ne marche, il faut avoir fait choix d'un bâtiment pour y établir la manipulation de nos nouveaux cigares. Il faut trouver, embaucher des ouvriers, tout cela demande du temps.

— Sans doute, reprend la veuve Flambart ; mais ce cher Fouillac au-



MOYEN SUGGERE PAR LE GROGNARD POUR EMPECHER LES ELECTIONS D'ETRE ANNULEES

Celui qui semera l'argent de la corruption se bandera les yeux ainsi que les électeurs, de sorte que personne ne saura qui a donné ou reçu l'argent.

rait au moins dû vous écrire, pour vous faire savoir s'il avait retrouvé son inventeur et si l'affaire était en train...

— Peut-être n'a-t-il pas le temps d'écrire... Pour faire marcher tout cela, il doit avoir bien de l'occupation. En attendant, mesdames, savez-vous à quoi je m'applique ?

— Nullement !
 — Eh bien, moi qui n'aimais pas à fumer, je m'habitue au cigare, j'en fume deux ou trois tous les matins. Cela me fait un peu tousser, mais je finirai par fumer comme Lundi-Gras.

— Et pourquoi faites-vous cela, chère amie ?
 — Mais, dans l'intérêt de notre entreprise. Vous concevez que, quand l'affaire marchera, il nous faudra donner l'exemple en fumant de nos nouveaux cigares et en disant qu'ils sont parfaits.

— En effet, c'est un moyen de faire valoir sa marchandise. Mais entre nous, si les cigares en marrons d'Inde étaient mauvais ?

— Nous en fumerions d'autres, de vrais havanes ; mais nous dirions toujours que ce sont des nôtres, et comme la ressemblance sera parfaite, on y sera trompé !

— Très-bien imaginé ! Nous allons faire comme vous et fumer toute la journée.

Une dizaine de jours s'écoule encore. On commence à être moins tranquille : ces dames ont chacune mal à la gorge à force de fumer ; elle font une dépense considérable de cigares pour passer le temps. Cézarine va souvent embrasser sa fille ; la petite Georgette est charmante, et quoiqu'elle n'ait encore que dix-sept mois, elle commence à bégayer le nom de maman. Chaque fois que la jeune mère va voir sa fille, elle est tentée

de la ramener avec elle au château ; mais la nourrice la supplie de la lui laisser encore, en lui disant :

— Vous voyez, madame, comme elle est bien avec nous ; la voilà qui commence à faire ses dents... ce n'est pas le moment de la reprendre. Laissez-nous-la encore un peu !

Cézarine cédait aux prières de la nourrice, et pourtant elle se faisait d'avance un bonheur de l'époque où sa fille serait avec elle.

Enfin une lettre arrive au château. On court, on se presse au-devant de Lundi-Gras qui tient la lettre que le piéton vient d'apporter.

— Donne, donne vite ! dit Cézarine au vieux mousse.

Mais celui-ci ne donne rien et répond :

— Pardon, mon capitaine, mais cette lettre n'est pas pour vous, elle est pour mademoiselle Elvina Pantaloni...

— Pour ma sœur ! Et qui donc peut se permettre de lui écrire ?

En disant cela, Cézarine s'est emparée de la missive, mais presque aussitôt elle a reconnu l'écriture de son mari. Alors elle va trouver Elvina et lui remet la lettre en lui disant :

— C'est ton frère qui t'écrit, vois ce qu'il veut !... Je me demande ce que ce monsieur peut t'écrire...

La jeune Elvina s'empresse de déchiffrer la lettre et lit tout haut :

« Ma chère petite sœur, je suis malade depuis quelques jours et forcé de garder le lit. Il me serait bien agréable d'avoir près de moi un visage ami et de n'être point entouré que par des mercenaires. Est-ce qu'il ne te serait pas possible de venir un peu me tenir compagnie ? Est-ce que ton frère n'est plus ton premier et ton meilleur ami ? J'aime à croire qu'il n'en est pas ainsi et que l'on te permettra de te rappeler que tu es ma sœur. Je t'attends.

« ADOLPHE PANTALON. »

Elvina est tout émue en achevant cette lecture. Elle regarde Cézarine en murmurant :

— Mon frère est malade... il m'attend...

— Eh bien, comptez-vous faire ?

— Mais je compte aller le retrouver, le soigner... Est-ce que vous ne m'accompagnez pas, Cézarine ?... car enfin... c'est votre mari qui est malade... Vous voulez bien soigner les étrangers, ne le soignerez-vous pas, lui ?

— Oh ! lui, ne se laisserait pas soigner par moi !... Il ne me croirait pas capable de le guérir... Vous voyez bien d'ailleurs qu'il ne parle pas de moi dans sa lettre... Ce n'est pas moi qu'il demande !

— Il ne peut pas vous demander puisque vous avez voulu le quitter. Enfin, viendrez-vous avec moi, Cézarine ?

La jeune femme hésite un moment puis elle répond :

— Non, je n'irai pas.

— Vous n'irez pas ? vous ne viendrez pas offrir vos soins à votre mari qui est souffrant ?...

— Mon mari a été enchanté de me voir partir ; il n'a rien dit, rien...